



LA PAGE BLANCHE

n°67

OCTOBRE 2025

p3 Simple poème
Grégory Rateau
Allan Graubard
Corinne Tisserand-Simon

p6 Poètes de service
Isa Solfia Manzano
Stéphane Casenobe
Matthieu Lorin
Tristan Felix

p14 Séquences
Denis Heudré
Choupie Moysan

p18 Pièces
Pierre Melendez
Philippe Minot
Isabelle H
Damien Paisant

p21 Mission traduction
Mosah Abu Toha
Mara Venuto
Moni Stănilă

p23 Poètes du monde
Li Bai
Georges Bacovia
Rolaphton Mercure

p24 Rayonnage
Sara Balbi Di Bernardo
Romain Frezzato
Alain Rivière
François Audouy

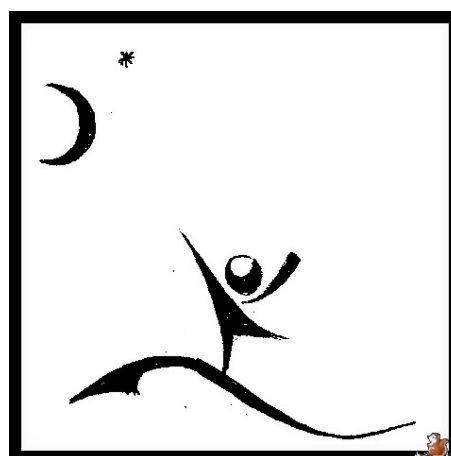
p28 Zoom sur...
Thierry Metz

p31 Notes de...
Pascal Nordmann
Jean-Michel Maubert
Jérôme Fortin
Anne Barbusse
Maheva Hellwig
Andrew Nightingale
Tristan Felix

p37 Notules
Pierre Lamarque
Patrice Parthenay
Guillaume Hurand
Constantin Pricop
Dominique Boudou

p38 Figures libres
Jamais un coup de dé...
par Béatrice Nizza

p41 Sans dessus dessous
Où enterrer les feuilles mortes ?
par Patrick Modolo



Scène de scène - Denis Heudré

SIMPLE POÈME

J'ai appris de vos préaux, de la peinture écaillée, des fonds de couloir,
des jupes trop longues.
J'ai appris à faire mentir la nuque, les rires parfois faisaient le détour.
J'ai appris à prendre l'horizon pour cible comptant simplement à
rebours. Rivés aux sonneries du départ, les adultes n'y comprenaient
goutte : ils notaient mes feuillets sans trop rien déchiffrer.

J'ai appris le sacrifice des heures où le soleil lui poursuivait sa route,
pénard, loin de vos encriers.
Assis là en position d'attaque, j'apprends toujours...

GRÉGORY RATEAU

WOODLAND FOREST FOULÉE

Il n'y a pas de premier pas. Un pas en prolonge un autre. Et la forêt disparaît au fur et à mesure qu'ils s'accumulent. Un rivage lointain avec des vagues qui s'écrasent scintille dans un croissant de lumière. Ou bien la silhouette des flèches de la ville, rectangles verticaux sombres, pentagrammes, pyramides, parallélogrammes, arches et dômes, marquent la transition ; cette zone intermédiaire où les animaux gagnent en rapacité humaine et les humains en force animale. Ou bien la hauteur recule derrière la hauteur dans la distance jusqu'à la brume qui les obscurcit, pinacles sculptés par le désir et la mémoire. Et les pas de se multiplier, ascèse exponentielle dont les coordonnées culminantes s'inversent — l'ouest devient l'est, le nord le sud, puis s'effondrent; l'espace vide le temps, le temps noie l'espace et son improbable impossible pulpe sucrée d'absence... ces tourbillons au milieu des mers, ces sels tombés de comètes polaires, ces ganglions jaillissant de baisers amers dessinent à l'encre bleue la forme du pied qui passe de la forêt à l'affleurement suivant, pituitaire, de rochers massifs et glamour, équilibrés sur des dés archaïques sculptés dans des défenses de spectres desséchés et la couronne des âges en poussière étincelante...

Il n'y a pas de premier pas. Le voyage serpente en blessures, ondulations, abroge, embrasse, sculpte, confie, se méfie, encombre, mélange, conforte et abuse et strie les croûtes sans levain qui se dessinent au crépuscule dans ce grand havre microbien où les mots pullulent et les ombres arborescentes, les nocturnes complémentaires, irradiant les embruns consensuels et autres divinatoires légendes gravées sur les anciens murs des bains publics.... *où se termine la forêt...*

ALLAN GRAUBARD

Trad. : G&J

Extrait du livre *SUNSTEPBLACKLAKE* par John Welson (peintures) et Allan Graubard (textes) traduit en français sous le titre 'Soleil foulée lac noir' par G&J aux éditions Lpb

Le silence recouvre la terre, nul son, pas même un cri, tout dort
 Bouger, ne pas bouger ne pas bouger se dire bougeant
 Soudain un tout petit cri fait frissonner le silence
 La terre se fendille à son écoute craquelures en forme d'étoile
 Le cri parcourt le monde il zigzague sur l'écorce terrestre
 Creuse des sillons interstellaires
 Immobile le corps est dans le sépulcre des ans
 Immobile le corps est là où tout n'est que tumulte
 Jaillissement et tempête en attente en tension il prête attention au silence de l'aube
 Le tout petit cri s'appuie sur les ailes du vent
 Kangourou ailé il saute de lune en lune
 Vole de terre en terre éveille un à un les astres engourdis de silence
 Visite les trous noirs silence mystère douleurs
 Bouger s'autoriser à bouger puis crier rayer le silence d'un cri
 Le tout petit cri rebondit
 Il frôle le soleil avec la langue d'un serpent de mer
 Il crie dans l'ombre de l'aveuglante lumière
 Recule grandit s'enfle se propage en ondes successives devient énorme, déchire le ciel
 Ouvrir une béance et regarder la béance se voir dans la béance ne pas la refermer tout de suite
 Y laisser s'installer l'oeil il capte l'étendue du vide provoqué par le si petit mouvement
 Le petit cri monte du ventre endormi grondement sourd de la terre venu un instant habiter
 le corps
 Son intégré son haché son mâché
 Laisser raisonner le cri jusqu'à ce qu'il se brise et refermer.
 Ne pas bouger être immobile arc-bouter sur l'espace refermé
 Petit cri cherche petit corps son cherche organe pour vie commune
 Ohé remue toi le corps entend il tressaille la tête pivote légèrement
 Mais non
 Espoir... en suspend
 Poumons droit poumon gauche petits astres bordés de voyelles drapés de consonnes
 Attendant que le diaphragme veuille bien leur laisser la place de s'épanouir
 Fleurs aux cœur noir s'ouvrant se fermant au gré du souffle au gré du temps
 Déchirure de nuit très lentement elle se replace comme avant
 Le corps s'endort
 À peine le son se fait-il entendre que le monde se tait
 En attente
 Silence son silence son silence son silence son silence son silence le rythme s'accélère
 Extension rétraction Extension rétraction
 Puis très vite ça s'ouvre, ça naît.

CORINNE TISSERAND-SIMON

POÈTES DE SERVICE

Isa Solfia Manzano

Isa Solfia Manzano est poète et enseignante en lettres modernes, enracinée au Pays Basque. Son écriture, à la croisée de l'écopoétique et de la philosophie, explore les liens entre le vivant et l'intime. Elle publie « Vers de terre et autres poèmes zadistes » (L'Harmattan, 2024), « d'un paysage à l'autre » (Poesie.io, 2025) et sème régulièrement des textes dans des revues littéraires. Une poésie organique, lucide, qui cherche à « rhizomer » avec l'invisible et à inscrire l'infime dans le bruissement du monde..

il y a dehors une lune d'une lumière splendide
presque solennelle
on l'a tous vue
on en a tous parlé
mais il y avait le nombril le nombre et tout ce qu'il fallait
compter
elle a filé dans son ennui
les grillons ont cessé les neiges se sont perdues
et là les cuisses ouvertes à l'enfantement de mes espoirs
je frotte ma langue à la vôtre

j'existe j'exile
nostalgique d'un
pays que je n'ai pas connu
j'habite en poète un
monde-graminée
j'ai fleurs au cœur
fusils aux yeux
je pleure les délivrances
sème un passé sans terre
alors j'y marche pieds nus
sur la terre de boue
poitrine à l'air
humectant les rosées
sur l'étoile d'araignée
je file douce sensible
horizontale
seule la montagne me redresse
sa poésie verticale
sa bruyère son-automne
qui meurt dans les brumes
passagères
j'offre je prends j'offrande je rends
les armes & les yeux
(je ne vois plus qu'avec le cœur)

la circonstance du surgissement
le désir précieux
des pages blanches
rencontrer l'espace
parcourir l'amour
errer ainsi
au creux du plaisir d'être
être
hormis le cri du silence
entendre l'instant de la pierre
cueillir la tragédie
sentir le feu au cœur
le bonheur d'avoir vécu

j'ai semé des soleils et respirer des jours fait durer et durer
est-ce une agrammaticalité voulue ?

tu as l'habitude de l'incendie du poème
où les formes fulminent
où les réveils culminent
j'ai entendu sa conversation
avec la beauté de tes épaules
mes lèvres qui s'y collent
(et tout ce blabla-là)
j'ai entendu sa conversation avec la profondeur
le velours immortel des vagues des désirs (lesquels ?)
ce qui éclate brûle crépite
la voix de la pierre
l'appel du lichen
les feuilles mortes comme des linceuls
le galop des algues
les plaintes de l'eau
voilà voilà c'est cela
: le respirer-libre
le désir-monde
écoute écoute écoute
(encore un peu)

éclats des traces
je suis variations
ferment du monde
pierres sur les chemins
fenêtre de nuits solitaires
méditation et médiation
j'histoire dans la boue
les tremblements du poème

Stéphane Casenobe

Je suis né en 1973 à Saint-Ouen. Je me consacre au théâtre à 19 ans. Je participe à plusieurs projets nationaux et tournées. Parallèlement à cela je publie dans plus de 110 revues et anthologies. A ce jour je compte neuf recueils publiés dans six éditions. J'anime mensuellement la section poésie du comité de lecteur de la Médiathèque Persépolis à Saint-Ouen. En préparation « Non ! Les étoiles ne nous sont pas destinées ». Ce dernier sera le dixième recueil à venir.

ECRIRE C'EST PARTIR CHACUN DE SON CÔTÉ JE CROIS ?

Je sais les galaxies sans domicile fixe
Je sais de source sûre que les enfants vont bien plus vite que la lumière !
Dans l'urgence de vivre je me place en tête de l'échelle
Je dupe mon monde
J'escroque le milieu des lettres modernes
Et je n'en ai que foutre de la poésie actuelle
Evolué...
L'intuition d'une possible intuition me gagne
Mon ange gardien a perdu les clés du Bercaïl
Vous-y-croyez-vous ?
Putain !
Demiurge mes couilles !
Je vis très en deçà du seuil de pauvreté
Du seuil de poésie aussi...
Il me faut trouver une force énorme pour écrire
Que sait-on d'autre à mon sujet ?

L'INTUITION D'UN POSSIBLE

Tout ce qu'il y aura eu de beau dans ma vie s'efface en un instant
Je suis allé trop loin avec mes mots de service
Je me sens plus fort dans l'obscurité
Mon orchestre est prêt à jouer la symphonie du trouble bipolaire
Et j'occupe mon temps à regarder des anges disparaître
J'écris avec une main d'ange !
Je cherche en moi le mot révélateur
Le seul à être réutilisé...
La poésie n'est pas seule
Je ne l'abandonnerai pas
Je change ma façon de regarder le monde jusqu'au point de me désajuster...
Perdre
Ecrire...
D'emporter ce qui peut l'être encore
Rejouer la même partition inexorablement ?

ET POURQUOI JE MÉRITE TANT DE BELLES CHOSES ?

Mes mots ressemblent à une femme
Je suis le féminin profane au deuxième degré sur trois
Mon appartenance à l'autre partie du sexe recommence...
Alors j'écris mais je ne sais rien faire d'autre
On ne retourne pas d'où l'on vient je crois ?
Car mes yeux agrandissent ce qu'ils touchent !
Il existe un monde en mesure d'accomplir des folies
Des miracles aussi...
Tout ce qui ne se dit pas s'écrit paraît-il ?
L'imagination me manque cruellement dans ce qui reste du jour
L'inspiration faiblit
Je casse le miroir des alphabets jumeaux !
Désormais prier n'est plus nécessaire
Oui
J'invoque un retour possible en poésie...

PSYCHOTIQUE EXPRESS !

Il me faudrait purger tous les circuits du corps pour bien redémarrer !
Une chimie mentale est nécessaire ainsi qu'un très gros mal de tête à suivre
J'ai déjà joué cette partie et je l'ai perdue...
Ecrire pour si peu de chose ?
Vivre vient après parfois
Et parfois pas
J'ai ce reflux ce schizo-rythme dans la peau !
M'introvertir devient urgent
Deviens la règle
J'inverse l'ordinaire
Je confonds les polarités
Lapsus vainqueurs !
Refoulements gagnants !
Dualités jumelles...
L'exercice est fini !
Il existe des mains pour prier et des mains pour bien faire...
L'enfer redevient fréquentable pour quelques minutes

Matthieu Lorin

Né en Normandie, je vis actuellement à Chartres où je suis professeur. Je dirige durant mon temps libre la revue de poésie « La Page Blanche ». Une femme, deux enfants, un barbecue rouillé, un peu de monnaie en poche, deux caries récentes mais toujours pas de cholestérol.

Quelques publications ici et là : « Un corps qu'on dépeuple » (Exopotamie) ; « L'éboulement du temps » (Aux cailloux des chemins...) et, dernièrement, « Cartographie d'une rancune » (La Crypte)

Le goût du réveil dans la bouche, les chevaux qui galopent sur la langue et qu'il faut abattre comme une forêt : dans ma tête cogne déjà le bruit du monde.
Alors j'alimente le sommeil de mes lâchetés, m'enferme dans une nuit sans nuit.

Les premiers mots sortent pourtant, ce sont des mauvaises bêtes à domestiquer. Ils savent ce qui les attend, connaissent le moindre recoin de mes poumons.

Ils disent qu'il faut me lever et sous peu aller ouvrir bar et hostilités.

*

Avant de remonter le rideau métallique, effacer toutes traces de verre et de discussions.

Rencontrer ensuite les premiers corps violentés : le coude est une maladie lorsqu'il se lève à l'aube.

Se perdre dans des rires aussi épais que des brouillards, avaler les dents de l'autre, remonter la salive : le verbe est un saumon.

Et, comme à chaque jour ouvré, je ferai du soir un dommage collatéral.

Le programme est bien ficelé.

*

Il y a ces paroles que l'on agrippe comme une rampe, ces dangers que l'on embrasse et le muscle du désespoir : l'entrée en scène du Poète raconte tout cela.

Lui jeter un coup d'œil suffit pour comprendre que son visage a le goût de l'insomnie. Perdu sur sa peau usée, un mélanome attend son heure. Il ne le voit pas.

Pour le moment, il repêche sa colère coincée quelque part au fond de la gorge.

Et c'est déjà tout un tonnerre.

(comptoir, 8h57, un café)

*

« Ma syntaxe a l'allure d'un chien mouillé et je ne dis rien. J'accepte les modifications de l'éditeur. Je m'en fous. Les phrases peuvent prendre la gueule qu'elles souhaitent, rien à cirer.

Je ne suis pas le Poète comme tu le prétends, plutôt une dent qui raye le parquet.

Je supporte tout, tu sais : le soleil qui vire à la terreur, les enfants des autres, la lessive qui ne lave rien, les nerfs dans les ravines, le feu au fond du verre.

Et mes mains, regarde-les. De la viande avariée à peine bonne pour les chiens. Les veines bleues, la couperose, l'os dans la gamelle du sang : la meute rôde déjà.

Alors les mots qui bouffent ma joie et creusent mes joues, tu penses ! »

*

De l'autre côté de la vitre, je vois des gens perdus comme des balles. La condensation cherche à masquer le siècle tandis que trois hommes entrent. Ils s'assoient près de la fenêtre, parlent bas, semblent de mère :

trois dynamites prêtes à l'emploi.

(table 4, 09h02, trois bières et un paquet de cigarettes)

*

« Vous ne comprenez pas les gars, il nous faut envahir les corps et les idées. Nous faire liserons, chauffer à blanc la peur. Voilà ce qui fera notre fortune.

Qu'importe vos remords. Enfermez les gens dans leur cage thoracique. La cage, vous entendez, c'est là qu'il faut viser. Ensuite, il n'y aura plus qu'à se baisser. Ramasser l'appel au secours des gorges, inciser leurs journées à coups de canif, on l'a juré.

Alors frotons si vous le voulez notre geste une dernière fois au verre. Mais ensuite, respectons nos engagements, faisons fondre le cachet de la violence sous nos langues,

pour devenir soleil de dents et peau de reptile. »

Tristan Felix

Tristan Felix a publié plus d'une trentaine de recueils et décline la poésie sur tous les fronts : dessins, photographies, poésie, prose, chroniques, musique, chant, théâtre avec «Le Petit Théâtre des Pendus» (marionnettes d'os et rebuts) et Gove de Crustace (son clone de clowne trash et onirique). Ses trois derniers recueils : « En roue Libre » (12 lettres résistantes, chez Tarmac), « Alerte aux Humains » (photos-poèmes, chez Venus d'Ailleurs), « Exuvies », suivi de « Bêtes d'Augures » (poèmes, chez PhB). Site : www.tristanfelix.fr

La part du désir s'effrite
contre les saillies de roche rouge
Les fleurs de lumière ont étouffé
les abeilles annelées d'or
Chaque pas durcit la boue du voyage
Nous étions partis en étoile
pour éprouver l'étendue folle
Nos épaules portaient une arche d'ambre
Le duvet des louves frémissait de rosée
Les araignées patientaient
dans le tissage des transparences
Les cailloux serraient leur nudité
pour protéger leur coin de terre
Leur sanctuaire saignait en cachette
Nous ne savions plus étancher leur sueur
ni lécher l'ombre des parois
Nous ne savions plus où poser nos épaules
Les gredins de l'Ordre aux faces cartonneuses
aux yeux glauques où circulaient nos débris
finiraient par s'entredévorer

*

La pluie couvre la terre
s'est laissée tomber du ciel
s'est flanquée en averse
n'en pouvait plus de décorer les sphères altières
de faire semblant d'être belle à pleurer
Etendue sur la terre en linceul, à peine elle respire
Elle suinte d'une sueur de suaire
Elle se noie dans sa pluie
Elle se dilue dans l'innommable
et le pourrissement des rires
La pluie inonde les yeux des morts
goutte des arêtes osseuses
parfois glisse entre les nervures d'une feuille
Elle y fabrique ses miroirs où se voit
l'envers des rêves figés dans leur cosse
La pluie déchire sa traîne
aux branches enflées de nids
Elle ruisselle de toutes ses rides

La pluie s'évapore en tombant
se charge de vieilles pluies toxiques
Elle remonte au ciel
dans l'épuisement de son déluge
Elle crépite dans l'éclair
Elle s'électrocute
Je prends son jus

*

Les enfants portaient leurs cheveux d'ange
entre leurs bras tendus
Cheveux lourds, cheveux légers
de vent, de terre, qui sentaient le brûlé
Cheveux retors à mèches bifides
Ces enfants tête nue avançaient serrés
sous le disque solaire
Ils allaient déposer leur offrande
au pied de la montagne qui bave
Envahie d'elle-même
elle ne sait plus parler
Ses lèvres sur l'éboulis de ses dents tremblent
La montagne lentement pense
en glissant sur ses plis
Elle choisit ses pans de chevelure
pour s'iriser dans les nues
et confondre les herbes
Les enfants s'en repartent heureux, chancelants
Leurs cheveux repoussent déjà le ciel

*

Les araignées ont le sommeil léger
se rayent le ventre de lais de lune
flottent au milieu de leur toile
le nombril épinglé dans le vide
Elles savent ne plus tendre que des fils
gouttelés d'un sérum de rêve
Leur pensée remonte la sève des bois
jusqu'aux patients nuages
qui pleurent de n'en pouvoir plus
Qui sait encore où ils ont craqué
à quels désirs noirs ont cédé ?
Les araignées parfois retiennent
au bout de leurs doigts agités
une facétie sans nom qui danse
contre le vent toute une vie
tout un opéra bouffe
dans un décor de soufre
Il suffirait d'une allumette

SÉQUENCES

DENIS HEUDRÉ

ET PUIS MINCE

et c'est le lien entre le et la c'est l'addition de lui de
elle en eux en nous encore et encore et c'est plus et c'est
avec joints conjoints du fond des âges et de la langue le et du
temps présent avec le & passé aussi le et ne disparaît pas avec la
mort et toujours vivant

et tout autour une musique forte avec des vrais morceaux de
mots dedans et moi avec les miens en silence en tête en
recherche dans les replis de la langue ses commissures et
l'effacement des artifices ne pas rentrer dans la danse juste tenter
d'approcher la nuée ardente que l'on nomme inspiration

et puisque l'homme est victime de sa naissance victime et non
coupable il arpente sa solitude attendant l'apparition d'un espoir
à se mettre sous les rêves regardant les oiseaux pour ce qu'ils ne sont
pas des messagers de joies alors que le monde trouve que penser
fatigue et que le silence se pose sur ses maux

et maintenant que vais-je dire avec tous ces mots écrits à la
hâte que je n'ose prononcer scander affirmer imposer que je n'ose
assumer tous ces mots nés de mes illusions éteints dans mes
désillusions il y a des mots qui disent mieux le hasard de l'écriture
où je me laisse entraîner

et quelle est cette soif de chagrin cette envie d'explorer les cavernes
les bas-fonds les vertiges aussi de nos histoires pleurer serait faire
injure au chagrin alors se retrouver seul dans l'instant des
lèvres parce que nous avons les mots et se dire à soi-même que
l'espoir est l'avenir de l'humanité

et sinon et si pas et si non pas et si pas
empêché entravé rompu si pas impossible si trop attaché pour
avancer si pas sans chemin si pas si pieds si le mot pas ne fait plus
avancer si passant trébuchant sur la pierre des mots si pas de côté
égale chute et sinon quelle distance mettre en son pas

et ainsi plèvre péritoine péricarde toutes ces peaux
intérieures ces enveloppes secrètes ce principe de parois qui
vous séparent de vous-même pour mieux vous protéger de vous-
même toutes ces peaux orientées vers l'obscur enfouies si
loin vers les turbulences toutes ces peaux souffrent-elles de racisme ?

et qui sait peut-être qu'un jour la noble Académie dans sa
grande clairvoyance reconnaîtra que les mots d'enfants sont
les plus grands serviteurs de la poésie capables de couvrir de
bleu l'interminable sarabande des jours gris

et moi ai-je un je un simple je sans ego un je d'écriture ou un
vrai façonné dans les règles du jeu de modestie si peu de je en
moi si peu d'ego en jeu si peu de moi et je dans tout ça si peu
de tout ça en moi et si je n'était pas moi s'il était un autre Arthur
au secours sauve-moi de tout ça sauve je de tout moi suis-je un
je par mon corps par mes mots mais alors mes mots sur mon
ordinateur sont-ils encore je

et encore le jour et encore la nuit amassés dans l'ombre de
mes pas et encore le monde et encore des morts et encore des
corps qui n'avaient pas demandé de partir avant l'âge et encore des
mots l'appel d'un ami pour dire le jour pour offrir à la nuit et
encore vivre malgré ces encore

et comme la vie est ce pas si fragile vers l'inconnu et comme la
vie est ce qu'il y a de mieux sur Terre et comme la vie est un chemin
défoncé et comme la vie n'en peut plus de ce chemin qu'on lui fait
emprunter la vie nous lâche va voir ailleurs pour changer de vie

et puis mince à quoi bon a quoi ça rime à quoi sa frime tous ces
mots venus d'on ne sait où envolés vers on n'en sait rien lus par
qui tous mes pourquoi écrits pour qui tous ces doutes ces futilités
peuvent bien cesser de me travailler et puis m

et voilà cela finit par la lettre aime

CHOUPIE MOYSAN

TOUT DÉPEND DE NOUS

dans chaque femme il y a un bourreau à naître
d'elle naîtra l'assassin qui la fera mère

dans chacune se fera l'homme car il est toujours à renaître il sera la délivrance
du joug accepté des mains de maîtres pour voir la liberté
la tolérance et l'amour pour toutes advenir

toute la clarté sera mise au monde pour celle qui saura dans sa nuit
écarter les murs que l'homme lui a donnés

utopie sans doute mais l'espoir fait vivre nombre de femmes

VISITATION

Sa peau près de moi comme un linge propre sa robe autour d'elle
fluide sans manche ses pieds bien à plat qu'elle tient parallèles
sur le tapis au sol voilà ce que je peux en dire

elle n'est venue qu'une nuit une nuit ordinaire avec son regard bien au-delà
où les yeux se posent mais je savais son nom

notre échange sans le son dans un silence épais dans ce long corridor
je ne saurai en restituer le contenu le souffle n'étant qu'une émanation
se frayant une voie une imbrication de signes

après cette veille éprouvante sa densité, sa pertinence s'estompèrent
ne restait que l'ondulation du rideau à la fenêtre entrebâillée

de cette visitation rien de concret
même pas une plume

Juste sur le tapis à la place de ses pieds mes mules alignées

SUR LE TROTTOIR

mon regard de myope attiré par un amas
presque sous le pied presque à l'écraser

l'enfance me happe me pète aux oreilles
me sort de ma bulle je mâchonne mes souvenirs

Le malabar sans beaucoup de goût fait les gros bras

sur le bitume j'évite son rose
celui des filles dit-on

mièvrerie sucrée et autres codes installés
qui modèlent l'éducation de ces poupées jusqu'à nos jours

LA MARCHE

lacer le paysage au fil de la marche dans un lacis du terrain
dans un lacis de pensées plus ou moins lâches

se mettre en adéquation avec l'entour qui sollicite nos sens
l'horizon est ouvert le soir seul l'arrêtera et nous refermera sur nous
pour goûter encore ce qu'a soulevé le pas durant ce foulage du sol

il sera temps alors de délacer les chaussures de délasser le corps
après cette mise au monde pas

PIÈCES

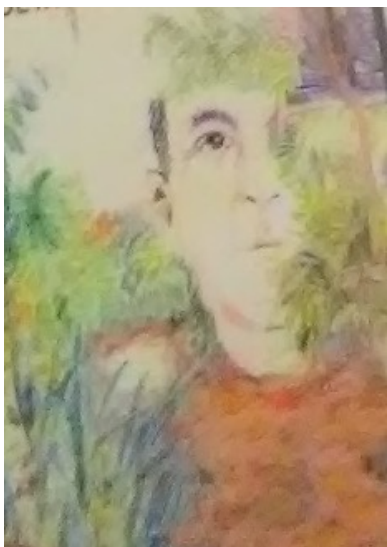


Nelly Koné

Brouillon d'une solitude
silence d'un corps
robe à fleurs en souvenir
d'une épaule souple

Tes yeux démaquillés
une ombre se brise
ciel doré
écrasé sur la plaine

Au bord de la vitesse
je vois le ciel
un rêve tend ma vie
une route immobile



Marta Tucholka

Quelque chose a changé
un monde épais
un visage
simplement
l'eau de pluie

Parfum de safran
face au soleil
boucles d'oreilles en fer blanc
un bruit de fleuve



Jess Planela



Emmanuelle Rouanet Melendez

Je connais une absence
 tout penche à rebours
 hier et désormais
 un liseré de champagne



Caroline Roméo

Tu regardes la porte
 la chambre envolée
 où elle ne dort plus
 n'est qu'un mur

Fatigue du sable
 prénoms échangés
 main offertes sous la lune
 leurs bouches tremblent

Tombe le paysage
 maison privée de fenêtres
 terre tu te figes
 je pressens les déchirures

Du temps ensemble
 un vin capricieux
 bonjour dans ta langue
 les appels du ventre



Caroline Cavalier



Caroline Cavalier

Racines de l'autrefois
 où tu jouais enfant
 odeur des lavandes
 remercie un dieu

La mémoire des peuples
 étranges voyageurs
 tambours au pas
 vêtus de velours

PIERRE MELENDEZ



Marta Tucholka

Saisir la nuit
sans aucune main
et à peine de langue

PHILIPPE MINOT

Il aura suffi
d'une idée manquée - d'un coup
pour rien, pour personne

de la frappe à côté des choses roses et vives

et de supputations à fendre l'air et le tronc de l'air

pour dilapider les signes
tous vrillés

sans issue ni consolation

Il aura fallu

mourir autant que nécessaire
pour rapporter et se profiler
derrière cela barré qu'on force

à manquer de rendre sa beauté

pour qui se commande, se
brise et se cogne à l'
intérieur.

ISABELLE H

sa rêverie opaque
fait tourner chaque réveil

une perspective dormante
devance la lumière battante

qu'il retourne

pour trouver l'invisible

« derrière son visage »

DAMIEN PAISANT

MISSION TRADUCTION

MON GRAND-PÈRE ET MA MAISON

I

mon grand-père comptait les jours jusqu'au retour sur ses
doigts
puis il utilisa des pierres pour compter
pas assez
il utilisa nuages oiseaux gens

l'absence s'est avérée trop longue
trente-six ans jusqu'à sa mort
pour nous maintenant plus de soixante-dix ans

mon grand-père perdit la mémoire
il oublia les chiffres les gens
il oublia la maison

II

j'aurais aimé être avec toi grand-père
j'aurais appris à t'écrire des poèmes
des volumes de poèmes et à peindre notre maison pour toi
je t'aurais tricoté avec le sol
un vêtement orné des plantes
et des arbres que tu aurais fait pousser
je t'aurais fabriqué
du parfum à partir des oranges
et du savon avec les larmes de joie du ciel
impossible de penser à autre chose de plus pur

III

je vais au cimetière tous les jours
je cherche ta tombe en vain
sont-ils sûrs de t'avoir enterré
ou t'es-tu transformé en arbre
ou peut-être t'es-tu envolé avec un oiseau vers le néant

IV

je place ta photo dans un pot en terre cuite
je l'arrose tous les lundis et jeudis au coucher du soleil
on m'a dit que tu jeûnais ces jours-là
pendant le ramadan je l'arrose tous les jours
pendant trente jours
ou plus ou moins

V

Quelle taille aimerais-tu pour notre maison ?
je peux continuer à écrire des poèmes jusqu'à ce que tu sois
satisfait
si tu le souhaites je peux annexer une ou deux planètes
voisines

VI

pour cette maison je ne tracerai pas de frontières
ni de signes de ponctuation

MOSAB ABU TOHA

Traduction par Air

En automnal retard, les navetteurs
deviennent des hommes à destination.

Tant qu'on voit dans le lieu une condition
l'inquiet ne peut s'installer,
pendant des années nous avons été dans une attente
qui agissait le temps, le retournement d'un corps
attiré par son poids.

MARA VENUTO

Traduction : travail collectif réalisé par l'ensemble de l'Atelier d'italien de l'Université Lumière Lyon 2, composé de : Cecilia Mandelli, Célia De Faria, Claudia Pes, Fanny Cappuccia, Garance Jeanneau, Giada Lorenzi, Giulia Adami et Maria Vassallo.

...
l'histoire je ne la lis pas dans les livres
je l'apprends de la bouche des vieux autour du feu
lorsque le jour a déjà gagné son salut

le matin je cueille des raisins dans les vignes et je coupe du
bois
lorsque la lune se lève je joue du tambour
et mes tambours ont des ornements vivants
des fleurs de prunier et des nuages /
/ des serpents à sonnettes
des pythons et des cobras
du pollen de chrysanthème pour les mains des joueurs de
tambour

j'ai grandi

maintenant je suis le vent qui vient des quatre points
cardinaux

personne ne le voit mais

tout le monde l'entend

pêle-mêle
les soldats et les femmes violées
ont mis leurs armes sur l'épaule
ils rejoignent
les vallées chargées de rayons de miel

je fais sonner la trompette de la guerre
je tape des mains
comme au jour où je plantais des plantes vertes derrière la
maison

j'y vais la première
sur le bras gauche je me suis fait tatouer le numéro
d'identification des morts d'Aiud¹
sur le bras droit les initiales des Juifs de Varsovie

nous venons en chevauchant trains et avions

je noue des sifflets aux flèches
et des clochettes aux fusils

nous sommes tout près
le roulement de notre victoire a fait le tour de la terre
comme autrefois le tour de Jéricho

...
on vous met le couteau sous la gorge ensuite on vous
remercie d'avoir coopéré
vu le syndrome d'atrophie cérébrale
je ne peux plus rien dire que Dieu me vienne en aide je
prends
mes cachets soir après soir je m'agenouille devant les
icônes
que Dieu me vienne en aide
je dors d'un sommeil profond qui
porte les enseignes de la jeunesse
des lumières rougeâtres qui se faufilent à travers les
rideaux mouvants

je me réveille le matin et sonne l'alarme
nos armes sont belles
rien qu'acier et os

je tousse
le souvenir au mois de mai d'une pneumonie
l'anamnèse de la voix première
silence

les Cubains ont donné des balles aux enfants
les ont enrôlés dans l'armée rebelle
les ont tués
je cherche les morts

leurs soldats meurent fusillés
ils avancent en rampant comme des blattes vers
la plante du pied
leurs soldats ne sont pas des êtres humains

dans nos rangs Ivănaș Spătarul reçoit l'ordre
d'aller à Antonești² en traîneau
comme en 46 lors de la famine
il ramène nos morts
maintenant ils sont vivants

dans les prisons il n'y a que mes hommes
dans les chambres de torture il n'y a que mon armée
– selon l'intensité

Aiud – Gherla – Pitești³
enseignes nationales pour le premier régiment
la chambre-hôpital n° 4⁴

MONI STĂNILĂ

Traduction par Linda Maria Baros

1 : Dans la prison d'Aiud, surnommée la cité de la mort, les autorités communistes roumaines ont torturé et assassiné un nombre incommensurable de détenus politiques (n.d.t.).

2 : Village en République de Moldavie (n.d.t.).

3 : Tout comme à Aiud, dans les prisons de Pitești et de Gherla, les autorités communistes ont supplicié et tué des milliers de détenus politiques (n.d.t.).

4 : Allusion au « Phénomène Pitești » (1949-1952), expérience qui visait la transformation des victimes en bourreaux par le biais de la torture. La chambre-hôpital n° 4 était la cellule où l'on utilisait les moyens de torture les plus atroces (n.d.t.).

POÈTES DU MONDE

PENSÉES D'UNE PAISIBLE NUIT

Devant mon lit, dans un clair rayon de lune,
j'ai cru voir du givre sur le sol
Les yeux au ciel, j'ai contemplé la lune claire
Les yeux baissés, je songe au pays natal

LI BAI

701/762 - Poésie Tang

NOSTALGIE

C'est l'aurore, il fait un froid automnal,
Aussi loin que voient les yeux
Des nuages de fumée s'entortillent,
Et les vergers sont brumeux.

Des voix, si tristement, se font écho
A travers les champs sans vie -
Et on entend là-haut, dans les vignobles,
Un coup de fouet, un cri.

Avec un cerf-volant, les enfants courent,
Tu te vois, enfant, comme eux;
Tu pleures... il fait un froid automnal...
Et les vergers sont brumeux.

GEORGES BACOVIA ,

Extrait de « Plomb »

Traduction du roumain par Odile Serre

XVII (BIS)

Chacun sirote son poison comme bon lui semble
Chacun saute sa cervelle avec le calibre qui lui sied
D'une férocité désarmante
Port-au-Prince déborde

Une forêt de moignons grandit dans la ville.

XXXIX

Je n'ai pas désiré la goutte
ni le débordement
Le vase s'est brisé
La flaque est à nos pieds

On a que notre imprévoyance comme témoin
D'un futur piétiné

ROLAPHTON MERCURE

Bel Ogou d'avant rouge - Éditions Atlantiques déchainés

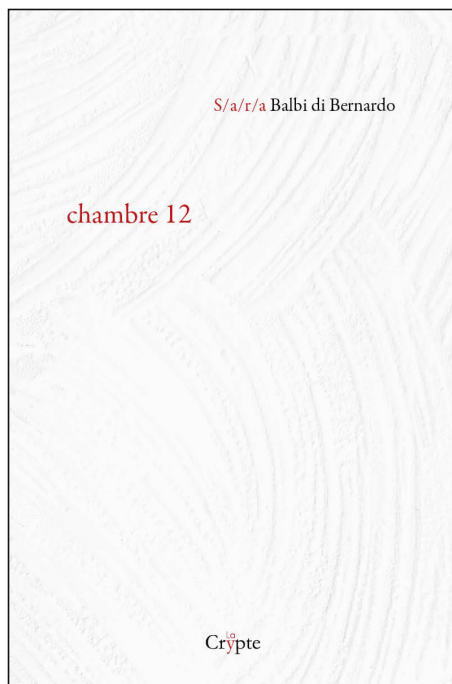
RAYONNAGE

SARA BALBI DI BERNARDO
CHAMBRE 12 - La Crypte

En lisant ce récit, j'ai pensé évidemment à *L'homme qui penche* de Thierry Metz puisque la question centrale est celle de l'internement et des soins prodigués. Et pourtant, je me demande s'il ne s'agit pas d'une fausse piste finalement tant le texte de Sara Balbi Di Bernardo vient fouiller ailleurs. Il y a une réflexion autour du je, de ses différentes facettes, de sa pluralité. Cela se découvre avec le dispositif typographique : le « j/e » est double. Hume me revient au visage.

A la question des similitudes, je crois que l'on est plus proche de Natacha Sillègue, *Apnée*, publié à peu près en même temps à « La nage de l'ours ». Je ne peux que conseiller ces deux lectures.

Sans doute le texte qui m'a le plus bouleversé ces derniers mois.



L'extrait :

(assise dossier pied pied pied pied) x 4
mur blanc texturé
couloir de portes closes
certaines ne s'ouvrent jamais
j/e m/e demande si elles sont vraies
gauche

droite

gauche

droite

gauche
blouse blanche
sur talon plat

pas de tête

à-coups de
râpe-moquette
lente coulée de corps
mou
cheveux gris
visage gris
yeux pris
dans une toile
chus
comme une peau
sur la chaise

n/o/u/s est
une pluie d'aiguilles
qui ne se croisent pas

(il n'a pas réussi à mourir) x 5

ROMAIN FREZZATO
MONDE MINIME - L'atelier contemporain

Les derniers mots de la 4ème de couverture m'ont un peu dérouté. Ils évoquent une «rigoureuse simplicité» et je ne me retrouve pas dans ce propos.

J'y ai lu un texte exigeant. Rigoureux, oui. Mais simple, non. D'ailleurs, et sans doute pour cette même raison, je donnerais volontiers à lire ce recueil à des auteurs qui souhaiteraient entrer en poésie. Car, quand on entre en poésie, je crois qu'on porte sur son dos un bagage d'attendus qu'il n'est pas bon de poser sur la feuille. Ici, *tabula rasa*.

Dès les premières lignes on pense à Cédric Demangeot, à *Une inquiétude* notamment. Je n'ai donc pas été surpris de lire à un moment donné une citation de lui.

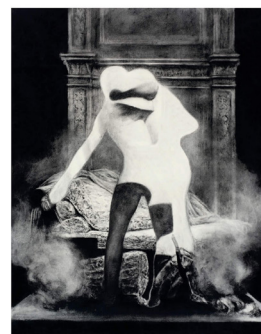
J'ai trouvé dans *Monde minime* une langue qui récusé les images attendues. Catachrèses et autres «passages obligés» n'ont pas d'espace pour se développer et c'est vraiment ce qui m'a plu. Je lis cette écriture comme quelque chose de droit et de définitif : pas de compromis. Demangeot – encore lui - disait qu'il n'y a pas de texte, seulement des fissures dans le contexte. On est, selon moi, en plein dedans.

Ici, le sens importe moins que la percussion des images. Des silex qu'on frotte comme autant de feux possibles. On doit lire ces fragments à plusieurs reprises pour essayer d'en saisir la portée et on sent toujours que quelque chose nous échappe. C'est peut-être cela, la poésie : nous donner à entrevoir quelque chose d'inconnu

Grande lecture donc.

L'extrait :

sur les quais : quotas
merles et matraques.
boulevards, lbd.
toile cent fois
cirée de l'existence.
braguette et posture.
bruit bas de qui vaque.
pelures d'être sur
le bas-côté. grands axes :
désertion de la vie
animale, analité
dont on suspecte tous.
cravates : nœuds coulants.



ROMAIN FREZZATO

monde minime

DESSINS DE MARKO VELK
LECTURE DE GÉRARD BERTHOMIEU
L'ATELIER CONTEMPORAIN



ALAIN RIVIÈRE
DOLORÈS - Paulette éditrice

Dolorès m'a paru d'une grande intelligence. Le dispositif déjà me plait beaucoup. Une histoire racontée comme on coupe un quartier de viande : chaque paragraphe fait exactement quatre lignes. Récit qui essaie de répondre à cette question : comment en vient-on à pousser un policier dans la lagune de Venise ?

Il y a là un équilibre parfait entre la part narrative et la part poétique : on lit le texte pour les deux, autant pour l'histoire que pour la forme.

Dolorès est un personnage fascinant et son geste initial de bousculer l'ordre est en soi un portrait en actes. J'aime aussi la narratrice et notamment ces scènes de parloir – lieu qu'elle finit par regretter. Dolorès nous bouscule, la narratrice nous touche. L'impertinence de Dolorès m'a rappelé le narrateur dans «Le démon de la colline aux loups», de Dimitri Rouchon-Borie : dans les deux cas, il est question d'un procès.

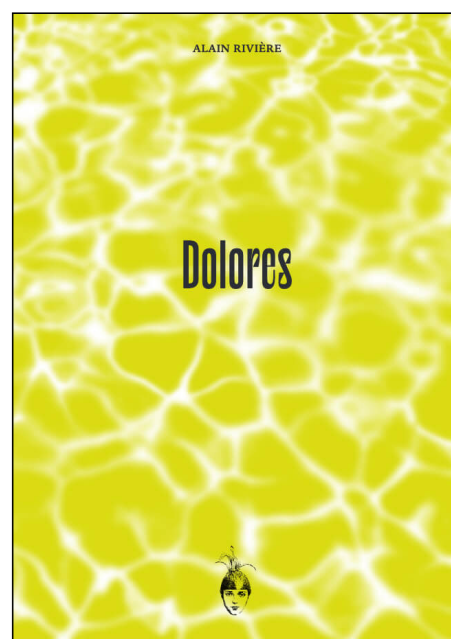
La collection dans laquelle il a été publié par les éditions Paulette est presque trompeuse : je n'ai rien vu d'autre là qu'une histoire d'amour. L'aspect LGBT est vraiment périphérique. Une femme en attend une autre. Thème central que celui de l'attente et qui convoque aussi Buzzati.

L'extrait :

écris pour les gardiennes, me dis-tu d'un ton grave, oui, écris d'abord pour les gardiennes, il faut les aider, quant aux détenues, elles se débrouillent, elles ont l'habitude, elles n'attendent rien et, comme on dit, elles en ont vu d'autres

c'est ma première visite et tu me fais une grimace derrière la table qui nous sépare, le parloir est une pièce sans fenêtre avec des murs gris éclairés par un seul néon au plafond, une gardienne dans un coin nous garde, je me mets à rire

as-tu vu la peinture murale dans le couloir des contrôles, me demandes-tu, on a peint là une femme en maillot de bain sur un fond de poissons bleus et d'étoiles blanches, c'est la joie de l'été, la joie de la mer, sans doute aussi la joie de la prison



FRANÇOIS AUDOUY
MÉMOIRE VIVE - Le Citron Gare
Illustrations de Arnaud Saintin

Pour commencer, et comme c'est assez rare je crois, je trouve que la combinaison entre le texte et les images fonctionne vraiment très bien. Il y a une sorte d'écho qui se crée, une façon discrète de proposer de la poésie.

Quant au texte, l'écriture est précise. On lit un parcours que l'on peut penser biographique et l'écriture suit cette modulation. Varie comme la voix change tout au long de notre existence et finit par prendre le reflet de ce que nous sommes/avons vécu. J'ai vraiment apprécié ces modulations dans l'écriture.

L'écriture semble être ici presque un jeu - un jeu sombre parfois - mais l'auteur s'amuse avec. Le dernier texte en est, selon moi, un bon exemple. Les plus curieux iront voir.

Et puis il y a une véritable force poétique, des phrases qui font dire « j'aurais aimé les écrire ». Par exemple : « je t'avais trouvée / trente-deux années d'impatience / se faisaient doucement la malle ». Simple et d'une grande force.

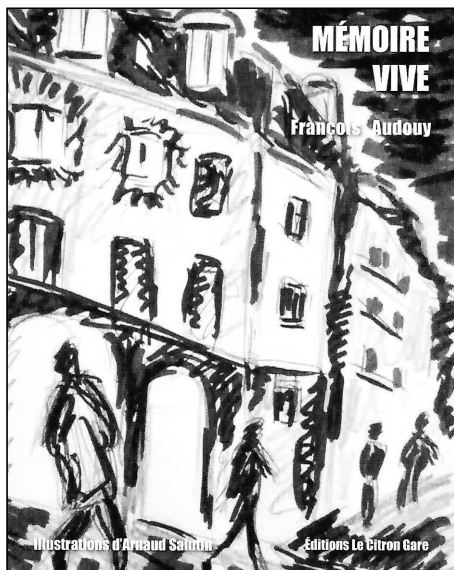
L'extrait :

Comme on s'accroche à sa douleur
on finit par en tomber raide
lui trouver un charme pervers
des modulations de couleurs
la sacrer dans les interstices
reine mètre étalon de nos nerfs
nos aspirations esthétiques

nous naviguons en haute mer
dans une globale indifférence
aux oscillations de surface
restes de pensées parasites
issues de la fonte des glaces
épaves inégalitaires
pointant le bout de leurs carcasses
lors de risibles équinoxes

c'est la mer régénéscence
celle de tous les matins du monde
c'est le fleuve des poèmes nus
rougissant d'indélicatesse
des passages des évangiles
des joies et terreurs infantiles
des traductions de vers latins

des restes d'authenticité
témoignent des premiers naufrages
inlassables il faut recoller
ce que l'érosion endommage
on commence juste à goûter l'aube
sa vitalité effective
quand on sait que les jours mutilent
dans la glace nos gueules cassées



ZOOM SUR...

Thierry Metz

Thierry Metz est né à Paris en juin 1956. Son père est chauffeur-livreur. Dès l'âge de 14 ans, il lit tout ce qu'il peut acheter aux chiffonniers d'Emmaüs. Après son service militaire, il s'installe près d'Agen et accomplit divers travaux manuels : chantier, entrepôt, abattoir, bâtiment, terrassement... Il commence à écrire des poèmes, encouragé par sa femme et ses enfants. Il travaille comme manœuvre, puis se consacre à l'écriture pendant sa période de chômage. Thierry Metz s'est donné la mort en 1997 à l'âge de 41 ans.

À La Page Blanche, nous sommes plusieurs à penser que la poésie de Thierry Metz est une des plus belles de la fin du XXème siècle. Soulignons l'action de Stéphane Mirambeau, à la tête des éditions Pierre Mainard, sise depuis peu en Charente-Maritime, à Bédenac, pour l'édition ou la réédition de plusieurs livres de Thierry Metz, dont l'édition de 'Poésies 1978 - 1997' qui rassemble tous les textes inédits publiés en revues - principalement dans la revue Résurrection animée par Jean Cussat-Blanc, qui confia cette poésie à Jean Grosjean, alors lecteur chez Gallimard - ainsi que dans une dizaine d'autres revues dont la revue Diérèse qui publia de nombreux poèmes inédits de l'auteur après sa mort.

La poésie de Thierry Metz n'est pas comme un pistolet posé sur la tempe, elle se déploie – je crois – dans une sorte d'atemporalité. La poésie de Thierry Metz, même lorsqu'il est interné, ce qui donnera son recueil le plus célèbre, *L'homme qui penche*, n'est pas une poésie de l'urgence. Elle est celle d'un constat fait, elle met en lumière un présent mais n'appelle pas à le bousculer. Elle ne veut pas détruire le mur de la réalité, seulement le recouvrir de lierre ou de chèvre-feuille pour ne plus l'apercevoir avec violence. C'est en tout cas ainsi que je la comprends.

EXTRAITS

Je me réveillai, reposé comme au sortir d'un bain,
entrant dans cette journée comme dans une étable
chaude. Après le bol de café, je m'assis devant mon
poème et lui parlai :

« Tu es poème, quelque chose d'infatigable, de robuste,
un appui toujours en sève, un arbre. Ce que je mets
dans ta voix, je le porte dans ma chair. Je suis l'homme
que tu fais quand tu m'écris, quand se bouclent nos
deux ombres. Poème jamais fini dans le sang de
ma lecture. Quand je te vois, et dis : est-ce moi plus
profondément ? Est-ce toi aussi simple qu'une graine
devant un oiseau ? Nous sommes les fiancés de
l'homme. »

Je lui posai un sourire dans sa paume et sortis.

*

Le village était loin derrière nous. Nous étions au centre
d'un visage en pleurs, gercé de ravines et de flaques. La
bruine nous pouffait à la face sa jeunesse malicieuse,
fraîche comme un mufle sauvage. Et nos pas se
marquaient, l'espace d'un baiser, sur la boue du chemin
où floquaient de grosses larmes. C'était piquant et bon,
l'haleine fermentée du sous-bois m'envahissait comme
une brassée de lavande. La lumière naissait à chaque
instant des greffons de la pluie, là éparpillant ses
grains, ici crevant comme un piment trop mûr. Même
les couleurs désobéissaient, mouillant et tachant leurs
robes sur l'humus détrempé. Le froid riait, prolongeant
mon corps de sa joie.

Extraits de *Le Grainetier* - Pierre Mainard éditeur

L'homme a rentré son bois,
coupé son pain. Ouvert son cahier.

Quelque chose attend.
Se creuse en lui.
Se voûte.

L'instant se vide.

La journée n'a pas été facile.

*

En regard, ce qui me reste, en
pâturage, pour en finir.
Je m'en vais.
Sans rien.
Avec un peu de sable.
Et des fleurs.

*

Le plus simple ici
lié par l'herbe
tordu par l'ortie
est de brûler

de rendre à la voix
ses eaux
son lit.

Extraits de *Poésies 1978 – 1997* - Pierre Mainard éditeur

Alors je peux charger le jour sur mon épaule et monter.
Et partir.
Vers la maison de mes mains.
Là-bas
Après le pont, la rue, la place, l'église.
La pierre.
Pierre de chaque instant.
Un mot
Irréductible.
La vie de chaque jour.
Le passant.
Arrêté. Arraché un instant à son passage.

Extrait de *Terre - Opales/Pleine Page*, 1997 ; Pierre Mainard, 2021

Demande au veilleur là-haut
sur sa branche
parmi les lucioles
dans la braise des mots
dans le presque rien d'écrire
il sait - lui - l'attardé
que son aujourd'hui
dorsale de l'ailleurs
n'a pas d'autres horizon que sa langue
où l'éclair se dénude

*

Le domaine de l'érosion
a fait cercle autour du dormeur
lutteur étoilé sorti de son axe
homme cerné d'immédiat
Ô proche
Jumeau de ma langue

*

Tu sais que toujours

un parmi nous
s'absente
pour habiter sa clarté
sa langue
poète ou manœuvre
convives d'un mot
Illuminé.

Extraits de *Sur la table inventée* - Jacques Brémond éditeur

Il pourrait s'agir d'autres choses
d'une autre écriture

ou de rien.

Une voix quelconque
venant s'intercaler
entre l'eau
et la feuille.

Tels sont ici
les mots.

*

Quelqu'un n'est plus
à sa façon
dans le lieu étranger à l'enclos.

Non pas qu'il soit mort
mais sa parole
face au vent

n'est que vent.

Extraits de *Entre l'homme et la feuille* - Jacques Brémond éditeur

Que seulement passent les heures.
Pour les empiler.
Pour conserver l'interrogation.
La délivrer des réponses.

*

On cherche un habitant qui n'est plus dans la maison.
Pourtant, n'est-ce pas lui que l'on aperçoit,
à l'orée de ce qui est, ne sachant pas où il va, de dos,
faisant un signe d'adieu ou de reconnaissance,
un signe, c'est tout pour les jours passés, pour ceux à
venir ?
N'est-ce pas l'homme qui penche, vu de trop loin
maintenant, ou trop tard ?

*

3 août. – Aujourd'hui : c'est le mot qui passe par nos

maines. Un mot qui dure. Qui s'use lentement. Qui nous
efface en devenant mémoire. Il aura fallu au moins six
hommes pour le dire. Pour le transplanter.

C'est ça poser un plancher.

Toute la semaine on va camper autour de ce mot.

De ce plancher. Rien ne presse.

Extraits de *L'homme qui penche* - Folio)

Qu'il n'y plus que quelques gestes.
Dans un grenier de chagrin.

*

Il y a forcément dans une rue un homme
qui parle tout seul.
Et qui nous regarde.

*

Ne dis rien. Je t'aime. Le reste n'est que
l'histoire d'un petit village au bord d'une
rivière. L'histoire d'un hibou qui nous connaît.
Après tant de nuits.

*

J'ai vidé la page pour que tu puisses entrer.
Pour que tu t'habitues aux couleurs de chaque
mot.
Assieds-toi près du centre, à côté de ma main.
Demain je n'aurai pas fini.

*

Une pierre,
Un chiffon,
Un bout de bois suffisent à n'être plus seul
devant certains mots, à leur trouver un fond
ou une enfance.
Écrire n'est qu'un toucher.
Écrire est la petite pièce où je touche tes
mains, la petite pièce que je pose dans ta main.

*

Je ne dis rien, je te cueille un épi de lavande,
je prends ta main sous la pluie. On regarde ce
bout de jardin, les acacias de la colline. C'est tout.
De ton regard je ramène une constellation.

Extraits de *Lettres à la bien-aimée* - L'Arpenteur édition

NOTES DE...

Note de
Pascal Nordmann

Note numéro 57. Une plume d'oiseau, on ne sait pas exactement quel oiseau, décide d'écrire une note sur une plume d'oiseau. Je la connais, écrit-elle. Je la connais parfaitement. Elle est partout. Par-dessus, par-dessous, de travers, sur tous les côtés, dans les creux, les bosses, ongles, poches, aspérités et appendices. Tournant trois fois sa plume dans son encre, cette plume ajoute un aveu aussi simple que touchant: cette plume, c'est moi. Seulement, une fois cette courte phrase terminée, le flot se tarit. C'est tout juste si la plume a la force, tirant sur la corde, de formuler quelques pauvres considérations sur l'impossibilité de savoir, sur l'Everest qui consiste à monter au sommet de soi-même sur l'océan qu'il faut boire avant de se trouver. Une plume? Et quoi encore? Qui sait comment cette note confuse et mal tournée arrive sur la table d'un grand éditeur? Qui sait quelle mouche pique cet homme connu pour ses ouvrages de qualité? Il décide d'éditer. Le succès est immédiat. A ce jour, cette note sur la difficulté de se connaître, traduite dans cent quarante-six langues, est connue sur les cinq continents. Le contrat pour la cent quarante-septième langue est prêt à être signé.

Note numéro 58. Assise dans le désert, une note concernant les dromadaires s'efforce d'écrire une note qui ferait renaître, en pensée du moins, les roseraies, les vignes, les champs de blé qui recouvraient ces lieux il y a de cela plusieurs millénaires. Mais cette note, occupée à écrire une note, cette note assise dans le désert, cette note n'est pas libre, puisque cette note a déjà un thème, puisque cette note est une note sur les dromadaires. Pour parler du désert, pour évoquer un passé de forêts, de lacs, de rivière, elle doit aller contre sa nature. Il s'agit de convaincre les dromadaires, de les déplacer, de les remodeler, de les repenser. Impossible tâche! La note sue, la note gémit, la note peine, se relit mille fois, se récrit mille fois, se corrige, se rature, dresse ses dromadaires, rassemble ses dromadaires, conduit ses dromadaires à travers elle. Mais peu lui importe, elle a désormais un but: aller contre sa nature pour faire vivre une nature perdue. Lorsqu'un grand éditeur atterrit, en hélicoptère, dans ce coin de désert, il n'hésite pas un instant. Au prix d'un contrat aux montants jamais atteints, il achète la note à la note. Pensez! Une note capable de déplacer les dromadaires!

Note numéro 59. C'est une note sur les gens et leur manière d'habiter. Elle parle des gens, terme un peu générique, un peu vague, mais elle parle aussi et surtout des lieux où les gens se logent. Maisons, palais, masures, grottes, constructions sur pilotis, cabanes dans les arbres, immeubles, maisons collectives. Cependant, cette note se chiffonne. Le doute la tenaille. Comment rendre compte d'un fait à la fois extrêmement précis et extrêmement vague: ni les gens ni le fait d'habiter ne sont des notions simples. Les gens, d'abord. Qu'est-ce que les gens? Le serpent du bosquet à côté de la maison fait-il partie des gens? La maman de la note, la sœur de la note, les puces dans les vêtements de l'ami du petit frère de la note, font-ils partie des gens? Définir le lieu où l'on vit est encore plus compliqué. Habite-t-on réellement à l'endroit où l'on habite? L'oncle d'un cousin par alliance de la note, qui loue un bel appartement en ville, ne vit que dans ses pensées. La concierge de l'immeuble de la note, qui vient de se fiancer, habite le cœur de son amoureux. S'il fallait écrire à ces gens, quelle adresse utiliser, se dit la note. Bref, cette note se complique la vie et c'est miracle qu'un grand éditeur décide la publier.

Jacques Derrida ouvre son séminaire sur le secret [*Répondre – du secret, Séminaire 1991-1992, éd. Seuil, Bibliothèque Derrida*] par une lecture du *Bartleby* de Melville. Comment se manifeste le secret ? (p. 40). Le secret «c'est ce qui ne répond pas». Il est une non réponse à «une demande, une interrogation, une attente suspendue», ou, dit Derrida, «il répond sans répondre». Ainsi de la célèbre formule de Bartleby: *I would prefer not to*. À tous les ordres et demandes de l'avoué/conseiller à la Chancellerie, dirigeant un bureau notarial de Wall Street pour lequel Bartleby – *the Scrivener* – travaille comme copiste/secrétaire, il répond inlassablement par cette formule qui «consiste à ne pas répondre (ni oui ni non) ou sa non réponse à répondre qu'il ne répondra pas» (p. 41). Comme on sait Bartleby emportera son secret dans la mort. L'avoué, l'homme de loi, va raconter son histoire, en mentionnant pour finir (et cela est annoncé dès le début de son récit) une rumeur selon laquelle Bartleby a été employé à l'office des *Dead Letters* – des lettres mortes, des lettres au rebut, lui-même finissant dans la prison des *Tombs* [Les Tombes] (!) de New York, traité tel un rebut, un irresponsable, un fou, homme-rebut dont on ne sait que faire (sans qu'il passe en jugement, comme le relève d'ailleurs Derrida). L'office où était employé Bartleby avant d'arriver chez l'avoué se chargeait des lettres qui n'avaient pas trouvé leur destinataire, le feu étant leur destination dernière. Après avoir examiné cette question des secrets perdus, Derrida concentre son attention sur la fin du texte, sur ce que dit l'avoué (qui se charge d'écrire la biographie de chacun de ses employés) après la mort de Bartleby: «l'homme de loi, toujours grave et respectueux devant Bartleby (...), devant cet étrange cadavre, (...) répond au cantinier qui lui demande : «– Eh ! He's asleep, ain't he ? / – With kings and counselors, murmured I" [– Eh! Il dort, pas vrai? – Avec les rois et les conseillers, murmurai-je]». Cette réponse de l'avoué est une «citation cachée, cryptée» du Livre de Job [Job, 3, 11-16] : «Si je n'étais pas né, si j'étais mort dans la matrice de ma mère, alors je reposerais avec les rois, les conseillers de la terre». L'homme de loi associe le destin de Bartleby à la figure de Job, espérant que justice lui soit rendu, «à cette victime innocente, à ce martyr qu'est en somme Bartleby/Job» (p. 46). Cette dualité est redoublée par le fait que l'avoué «s'identifie jusqu'à un certain point à Bartleby». Le modeste Bartleby, ce presque fantôme, est ainsi finalement associé à ceux qui pratiquent «la politique du secret», au nom de l'État, de leur pouvoir conféré par Dieu, ou de leur fonction de chef d'État ou d'éminence grise, invoquant les secrets de l'État, la raison d'État, etc. Le roi/l'homme d'État a un pouvoir discrétionnaire. Il peut garder des secrets par-devers lui, n'en rendre compte à personne – sauf à Dieu, dans le cas du roi, ou à son proche conseiller, les deux fusionnant dans la figure du confesseur, dont, selon Derrida, on doit pouvoir trouver des équivalents au-delà de la monarchie catholique de droit divin. Bartleby – tout comme sa formule – est dans

une posture éminemment paradoxale, il «s'est comporté à la fois comme un esclave qui ne refuse jamais, ne se révolte jamais, ne dit jamais non, et aussi comme un maître absolu qui ne reçoit jamais d'ordre et frappe tous les maîtres du monde d'impuissance radicale» – aussi bien sa formule que sa personne, les formes institutionnelles du pouvoir ne savent quoi en faire. Avec le *I would prefer not to*, «le pouvoir rencontre une limite absolue, avec laquelle il n'est plus question ni de négocier, ni de dialectiser, ni de se battre» ; c'est comme si, pourrait-on se dire, Bartleby contenait en lui, compressait en sa personne, et annulait par là-même, la dialectique hegelienne du Maître et de l'Esclave. [1] À l'envers pour ainsi dire de cette limite absolue qu'il représente pour le pouvoir, *Bartleby the scrivener* – cette fois en tant que texte, morceau de littérature, mettant en scène au niveau intradiégétique Bartleby le copiste, the Scrivener – incarne de façon fulgurante/éclatante la littérature comme surface d'inscription sans dehors, *capable de tout dire*, de dire ce qu'on ne doit pas dire, ce qui ne peut être dit, mais que l'on dit malgré tout. Ainsi de la rumeur concernant Bartleby, qui est présentée comme hors-texte, histoire dont les sources sont incertaines, et qui viendrait après le récit, tout en étant incluse dans celui-ci. Sans doute Bartleby, aussi bien en tant que texte/écriture et personnage/figure, incarne-t-il la forme même du secret – ou le secret comme Forme (ce que capte à sa façon le genre dit policier ou de détection, mettant en scène des enquêtes criminelles).

L'écriture étant, comme le dit ailleurs Derrida, un processus de différance [c'est-à-dire: de mise en espace du temps (le flux du présent vivant, celui de la voix parlée par exemple), transformant le continu en discontinu ; ce que le linguiste et philosophe Sylvain Auroux a décrit comme processus de *grammatisation* : codage du flux dans les lettres – mais cela concerne toute forme de codage du continu par un système discontinu, comme le numérique de nos jours, le continu étant reconstitué à partir du discontinu], on comprend que le secret soit sans doute une expression privilégiée de cet écart, cette mise en réserve (en mémoire) qui est le cœur même de l'écriture (et pourrait-on dire du vivant comme *archi-écriture*, émergence de la mémoire, mise en réserve du temps).

[1] Derrida écrit : «Depuis toujours le statut de l'écriture et le statut du secrétariat ont eu la plus grande affinité, à la fois quant à leur subordination, leur asservissement au pouvoir central, à l'hégémonie, et quant au pouvoir occulte, paradoxal, voire subversif et menaçant autant que menacé que cet assujettissement leur assure. C'est déjà clairement entendu dans le *Phèdre* de Platon autour de la figure de Theuth offrant l'écriture au roi.» Voir le profond et magnifique texte de Jacques Derrida «La pharmacie de Platon» in *La dissémination* (1972).

Note de
Jérôme Fortin

LGBTQIA2S+

Ça commence à faire beaucoup de monde dans un seul acronyme imprononçable, non ? Un caractère pour chaque couleur de l'arc-en-ciel, et ses nuances (j'avoue avoir une petite préférence pour les 'A', les asexuels – au moins, celles ou ceux-là, contrairement aux sexuels, qu'ils soient homos, hétéros ou fluides, n'embêtent personne dans les transports en commun*). Il est aussi intéressant de constater que, de strictement numérique, le code est passé à l'alphanumérique avec l'addition de ce 2S machin qui, si Robert Dupont, salarié de gaz de France et père de trois enfants, a bien compris, signifie 'bispirituelle' – conférant ainsi à cette soupe alphabète un statut transcendant celui qu'il croyait, dans son inscience, être : une représentation purement récréative de l'inventivité humaine côté fesses, secondaire à son état initial. Mais c'est drôlement plus sérieux et compliqué que ça. On parle ici 'd'identité de genre', de l'être dans son irréversible consubstantialité, son moi immobilisé au sein de tous les possibles, de toutes les dysphories, figé à jamais (un pénis ou un clitoris ne repoussent pas) et isolé par le besoin de se voir convenablement décrit par lui-même et les autres. Besoin qui, bien que certainement légitime dans sa forme pure, risque fort de plaire à des gens parfois très riches et qui, on le sait, ont tendance à faire rimer progressisme social et profitabilité (et nous faire croire que ça rime vraiment). La colère identitaire, la rupture d'équilibre de notre grande toupie, est une arme aussi efficace que bon marché pour ces capitalistes de la bonne conscience ; et quand les grands pourfendeurs de la tolérance et de la diversité commencent à manquer d'humour, devenir de vieux moules fatigués et, pire, à scander des menaces de mort envers les TERF et les femellistes qui critiquent leurs certitudes (ou y opposent des certitudes contraires), on devine, toujours, tristement, qu'il y a quelque'un quelque part qui se remplit les poches en riant.

*Étant sérieux dans ma démarche j'ai effectué une recherche sur YouPorn afin de mieux comprendre la signification de toutes ces lettres. À la lettre 'A', j'ai vu des vidéos troublantes de couples jouant aux échecs

Note de
Anne Barbusse

Cinéma. Le bel été.

Le bel été, c'est un été à Calais près de la jungle.
Les protagonistes se baignent, des petits chemins de campagne, des maillots de bain des amours.
Les couples se forment/dévoilent peu à peu, le désir entre, les corps blancs et les corps noirs naviguent à vue.
On épelle, apprend le français, cuisine, on vaque aux choses de la vie.
Les langues étrangères ne sont pas traduites, à quoi bon, on comprend. L'image cinématographique acquiert son statut plein d'image, parlante.
Corps filmés de très près, aimés de très près.
Les migrants sont à égalité avec les accueillants, leurs corps sont à visages ouverts, leurs corps à tous se mêlent s'aident travaillent aux champs mangent une glace vaquent aux choses de la vie.
Celui qui parcourt de petites routes de campagne à vélomoteur, trace un travelling pur, calme et vert, il est juste un humain jeté sur les routes de France, il approfondit l'instinct des campagnes calmes.
On s'enlace, fabrique des objets d'art, se masse, répare le vélomoteur.
Tout est dit, sans mots.
Une légèreté des corps, des jours, des actes. En contradiction pure avec les enjeux liés ordinairement aux migrants.
Tout devient simple, on vit ensemble, on mange on dort ensemble. On gravite dans l'acceptation.
Les paniers pleins de baies de sureau on peut les porter sur la tête.
Les bains de mer ont le goût des miracles ou des départs, des échappées transitoires, de la peau mêlée de sel et de falaises et de galets, de la mer intransigeante.

À propos de Le bel été, Pierre Creton, 2019.

Note de

Maheva Hellwig

Dans un salon, dialogue entre deux personnes.

-

Ah mais je vois la poésie comme «hommage rendu à la beauté» !

--

Eh alors, pourquoi cela ne serait pas également ? Depuis le 18ème, beaucoup de choses se sont passées en Art ! De la définition du Beau, comme ce qui plaît universellement et sans concept, on est quand même revenus ! L'Art est autre chose aujourd'hui : une économie d'abord, un moyen de pouvoir ensuite, enfin un devoir d'interpeller, de surprendre, de faire concevoir les choses autrement, y compris dans l'horreur et la douleur.

La confrontation entre le plaisir et l'effroi, la permanence de l'altérité.

(- circonspecte.)

(-- le constatant et reprenant :)

Ce qui fait art ne fait pas qu'émouvoir positivement ! Et votre définition est un peu plate. L'art donne un relief différent aux choses. C'est un vecteur de surprise.

Grâce à l'Art, on peut comprendre comment un Mahorais peut comprendre la vie et la nature en dépit des atrocités qui ont été commises à l'encontre de son peuple.

-

Vous êtes dans le matériel. C'est un peu bas de plafond, tout de même ! Je me suis mal exprimée. Il y a un aspect mystérieux et sacré. Votre Mahorais a bien une famille, des ancêtres, une tradition indépendante des aléas historiques... et une représentation mentale de cela. Lorsque votre Mahorais regarde la nature aujourd'hui, il comprend tout ensemble la spoliation des

terres et une culture ancestrale fantasmée peuplée d'esprits. Il ressent le beau, la gratitude d'exister... peu importe le vecteur ! Pourquoi pensez-vous que les religions aient autant de porosité entre elles ? S'il est vrai que l'oeil ne se voit lui-même, il est également vrai que prendre l'oeil de votre voisin (sans chirurgie) ne vous rendra pas la vue pour autant !

--

Le sujet n'est pas le même ! Voilà que vous parlez de religion à présent ! (Boudeur) Vous ne savez pas vous concentrer... Je ne comprends pas le rapport avec la poésie...

-

Si l'on veut que l'objet soit bien loué, il faut des mots à la hauteur de l'objet qu'on loue. La physique n'existe au service (ou comme véhicule) au service de ce qui est au-dessus.

-- (railleur)

Et les mots pour le dire viennent aisément !

-

De même, il n'existe pas de langue désuète, que des esprits étriqués.

Dès lors qu'il est utilisé, un mot cesse d'être mort. Il n'y a pas de langue morte, que de l'inculture.

Excellente leçon introductive au Latin par Mme Laroche, éphémère agrégée de lettres anciennes au Collège Pont-Rousseau.

Nous ne sommes tous que des insectes infatués des accidents de parcours qui nous glorifient.

J'essaie de me détacher de ces fantaisies pour donner de la valeur à ce qui est important.

La vie est une leçon d'humilité permanente.

-- (rigolant tout de bon)

Amen ! (contrit) Je dois vous quitter. Mais nous reprendrons plus tard cet entretien.

Note de

Andrew Nightingale

Une promenade dans les méandres des ambiguïtés mathématiques à la poésie

L'ancienne représentation des ambiguïtés est le problème du tas de sable. Lorsque vous avez un tas de sable, vous pouvez en déduire de manière relativement sûre que si vous en retirez un grain, vous aurez toujours un tas de sable. Comme le dit l'histoire, le fait de prendre des grains de sable finira par montrer que cette affirmation « si, alors » est erronée, car il n'y aura plus de tas de sable. Pourquoi le principe « si, alors » classique ne fonctionne-t-il pas ici ? Il existe une analogie entre l'exemple du tas de sable et le calcul (selon une règle) de l'expansion décimale d'un nombre réel. Cette question gagne également en importance si l'on considère que « la conséquence logique [le si, alors] est le concept central de la logique. Le but de la logique est de clarifier ce qui découle de quoi. - Stephen Read, *Thinking about Logic* [99] » (cité dans Beall, Restall 2006, Kindle Edition) Selon Beall et Restall, la conséquence logique peut être clarifiée de plusieurs façons, ce qui donne lieu à plusieurs formulations également valables (si elles sont appliquées dans des situations différentes) de la conséquence logique. « Nous devons nous réconcilier avec le fait que toute définition précise de [la conséquence logique] présentera des caractéristiques arbitraires à un degré plus ou moins élevé. (Tarski cité dans Beall, Restall 2006) » En outre, la théorie des probabilités n'est pas une solution aux ambiguïtés des conséquences logiques, car

...la théorie des probabilités pourrait fournir un canon pour évaluer les degrés de croyance, ... Néanmoins, la théorie des probabilités ne peut pas être une réponse complète ici, car nous faisons aussi des affirmations et des dénégations (et des hypothèses et bien d'autres choses encore), et celles-ci peuvent

également être évaluées pour leur cohérence, en utilisant les normes de la logique déductive. En particulier, nous soutenons que c'est une erreur d'affirmer les prémisses d'un argument valide tout en niant la conclusion... (Beall Restall 2006, Kindle Edition) Beall et Restall indiquent qu'il est courant, dans la pratique statistique, de rejeter une conclusion si l'hypothèse repose sur des preuves très « faibles » (mais néanmoins vraies).

La conséquence logique amène les vraies conditions à leurs vraies conclusions, mais la conséquence logique elle-même est conditionnée et forme finalement la structure de ce qui peut être conditionné de manière intelligible. Puisque les phénomènes sont intrinsèquement vagues, et que la conséquence logique est vague jusqu'à ce qu'elle soit arbitrairement rendue précise, il n'y a pas de différence claire entre la forme et la substance, les idées et les choses, les mathématiques et la poésie.

Références

- Beall, J. C., & Restall, G. (2006). *Logical pluralism*. Oxford: Clarendon Press.
- Edwards, P., & Walsh, W. H. (1972). *The encyclopedia of philosophy* (2nd ed., Vol. 4). New York: Macmillan.
- Feyerabend, P., & Terpstra, B. (1999). *Conquest of abundance: A tale of abstraction versus the richness of being*. Chicago: University of Chicago Press.
- Kuhn, T. S. (1970). *The structure of scientific revolutions*. Chicago: University of Chicago Press.
- Richards, J. L. (1980). The art and the science of British algebra: A study in the perception of mathematical truth. *Historia Mathematica*, 7(3), 343-365. doi:10.1016/0315-0860(80)90028-2

Pour ne pas ajouter à la confusion que pourrait engendrer un tel suffixe essentialiste – ah ! déjà je bute sur l'isthme d'un-isme, si pratique, hélas, pour se débarrasser des scories de la diversité et obscurcir la pensée – il sied – j'allais gourdemment écrire « il suffit » –, sacrifiant là encore à une impulsion réductrice, il sied donc, plus modestement, de ne confondre les abstractions en -té et les concrétions en -tée. Ainsi *mettre la pâte* à quelqu'un (du latin tardif *pasta*) est autrement plus concret, vécu, senti, percuté que *faire société* (du latin *societas*), surtout à une époque où tout millimètre carré d'entente, de rencontre, de protestation, de subversion, de friche mentale est radicalement proscrit par les chiens de garde. Wouah ! Wouah ! Comme il est épineux de dire, car là un roncier, là un nid de poule, là une fondrière, là une congère, là un abîme... Un si petit suffixe et le corps de la langue est sens dessus dessous !

La grande perversion langagière à l'œuvre provient de ce que cet outil, plutôt cette puce électronique, du latin -*tas* (au nominatif), -*tatis* (au génitif, car imparisyllabique), véritable pompe aspirante à la gorge de certains adjectifs, les vide de leur portée attributive pour les fourrer d'une substance fort importune au corps originel. Le nématomorphe, grand pervers narcissique, fait mieux encore : afin d'assurer sa reproduction dans l'eau, il s'immisce à l'intérieur du corps de son hôte, un grillon par exemple, et à coup de protéines crétinisantes dévore de l'intérieur ses organes non vitaux, jusqu'à le pousser à plonger dans une piscine ou une mare... Renseignez-vous. À ce point-là, il y a arnaque et main basse, usurpation de l'hôte qui se met à faire ce qui lui est fatal. La « citoyenneté » contemporaine est ainsi devenue l'état de qui fait corps avec le roi, c'est-à-dire se désolidarise de tous ses concitoyens au point de jouer de les dénoncer, de leur crever les pneus pour les éliminer de la course. La sécurité policière consiste de même, au lieu de protéger le citoyen, à lui crever l'œil ou l'amputer d'une main. La grande artiste surréaliste Toyen avait déjà dû pressentir l'entourloupe en se castrant le ci- (en rien un préfixe) dans l'espoir de se sauver de tout totalitarisme.

J'ai l'air de rigoler, mais je suis on ne peut plus sérieuse. Déjà qu'on a fait le deuil de tout le réel par le truchement magique des mots, si leur contenu s'en trouve renversé, il y a là évidente intention de rendre fou. Chomsky, Orwell, merci de nous avoir éclairée... Donc le suffixe -té, absolument étranger à la fin (au sevrage ?) de l'innocente tétée, contient un virus redoutablement offusquant, et, comme tout virus, doit se propager pour survivre. La contamination par le suffixe -té est plus subtile encore que celle par confiscation nominale, car elle agit en terrain conquis : la dérivation nominale à partir du connu qu'est l'adjectif qualificatif : fier – fierté. De fait, l'*humanisme*, le *vivant*, la *compétence*, les *savoir-faire/être/nager/courir/compter/lire*, le *pas de côté*, la *résilience*, le *spoils*, le *vivre ensemble*, le *divulgateur*, l'*écologie*, la *révolution*, entre autres multiples détournements tape à l'œil, sentent bien pire qu'un putois. On les a roulés dans des cadavres de pensée pour que surtout on ne les reconnaisse plus. En véritables prédateurs politiques. Ce n'est pas nouveau mais c'est devenu intensif, voire systémique.

Assurément, la langue recèle en ses tréfonds une plasticité, bien pire une propension au renversement proprement stupéfiante. De l'ironie, au verlan, à l'antiphrase, en passant par l'oxymore, le palindrome, la contrepèterie et autre tête à queue, la langue est janusienne. Pire, elle est comme une feuille de papier dont le recto colle au verso, définitivement.

Sauf qu'il s'agit en l'occurrence de coups d'état en lousdé, avec notre suffixe -té. Plus douce aurait l'air la *sororité* ? Soyons prudente, elle genre (puisque l'on y « entend » « sœur ») une sympathie pour l'opposer à la fraternité (on n'y entendait guère « frère »), ce mot féminin forgé sur un substantif masculin... Pour les unir, croyez-vous ? La revendication très légitime d'une égalité (encore faudrait-il s'entendre sur cet aplatissement des différences), lorsqu'elle devient systématique, vire à l'idéologie, à une forme de terreur mentale, au fratricide. Un si petit suffixe capable de monter sur le trône pour... puiser sa part de valeur masculine. Mais c'est *soror* et *frater* qui sont en cause pas cet appendice caudal ! direz-vous. Détrompez-vous. Comme suggéré plus haut, ce discret suffixe est un canal à potentiel malveillant sous des allures de respectabilité conceptuelle. Il se pare d'universalité, de neutralité, de pureté, de déité. Alors, si la citoyenneté est discrètement l'art de se désolidariser, de même la modernité est l'art de régresser au prétexte qu'il faut vivre avec son temps quitte à se suicider si un 49.3 l'édicte et la liberté se définit par la soumission à sa propre condition sociale. Oh, je m'emporte, je m'emporte...

C'est l'esprit saint, pas moins, qui irradie en -té l'attribut – soit cette carne d'adjectif qualificatif placardé au fond de la caverne – de sa vérité divine, idéale. Depuis les mythes de la caverne et de la Tour de Babel, l'humain ne se sent plus penser. Son effondrement atteste de la réalité d'une vérité perdue que la langue, se retournant dans une incessante crise d'épilepsie, n'a de cesse de restaurer. La substantiation en -té nous défie à notre insu alors que nous ne songeons qu'à argumenter, disputer, plaider, déplaçant de la sorte des blocs de sens dont on a évacué la fragile incertitude, la variabilité singulière, ce défaut de fabrication qui tant sied à l'invention du sens, à sa cavale, à son caprice. Lorsque je dis d'un être qu'il est sensible ou monstrueux, chacun interprète l'adjectif en fonction de son expérience personnelle mais lorsque je parle de sa sensibilité, s'opère immédiatement une réduction du sensible justement, des qualités perceptives de cet être. Si l'épithète ou l'attribut incarne, le substantif en -té, abstrait du réel, efface toute bigarrure pour présenter une sorte de monade. On peut certes encore interpréter variablement le nom suffixé en -té mais cette variabilité se désarrime du sujet porteur.

On ne peut toutefois incriminer jusqu'à le pendre ce suffixe qui rend de si grands services, tirant les noms vers le haut, leur offrant une chaire à défaut de chair. Peut-être pouvons-nous nous méfier de certains de ses adhérents, les manipuler avec circonspection, éventuellement détacher le suffixe quelque instant pour vérifier que le cœur de l'adjectif bat encore.

NOTULES

ÊTRE DANS LA LUNE

M. m'a dit que pendant votre adolescence vous me considériez comme absent, lointain, inaccessible et pour ainsi dire dans la lune... bref, comme beaucoup je vivais mal ma quarantaine, en réalité je n'étais pas dans la lune car depuis l'enfance je tremblais de peur devant l'inconnu.

Mais c'est vrai, je suis dans la lune : elle donne à la terre nocturne le charme d'un blason - le charme de signes suggestifs minimaux colorés, sa douce lumière lunaire bienfaisante et discrète, ses quelques touches de couleurs et d'argent à la Miro sur fond brun noir.

Être dans la Lune est une disposition épi-génétique reconnue par la Science, une façon d'être au monde qui doit être protégée par la Loi. Yo.

PIERRE LAMARQUE

Jamais, de toutes les façons, on ne sera sorti de l'auberge...

C'est mon anecdote hyper favorite :
Marguerite Yourcenar (plutôt géniale) correspondait avec Jorge Luis Borges (plutôt un génie).

À New York,
devenus tous deux très très âgés,
ils venaient de passer un après-midi ensemble assis sur un canapé la main dans la main, à ne rien se dire.

Rentrée à son hôtel, elle lui fait porter ce message par coursier spécial :
-Borges, quand serons nous sortis du labyrinthe ?!?

Quelques heures plus tard, il lui transmet ce propos :
-Marguerite, nous en sortirons, quand tous en seront sortis.

PATRICE PARTHENAY

Dans mon sang il y a un souvenir, le négatif d'un souvenir, l'empreinte d'un passé, un legs en pensée d'un passé qui n'est pas passé. Dans mon sang il y a un vide laissé au cœur.

La vie me hante depuis longtemps, depuis un temps avant la mémoire. Elle s'est agrégée autour de moi comme autour d'un vide, et aujourd'hui, je suis ce vide que la vie n'a pas rempli. Ce vide, cette part incréée en moi, je ne sais pas comment l'appeler.

La vie : l'arbre en moi qui cache la forêt. Je voudrais rejoindre la forêt.

GUILLAUME HURAND

Tache sombre

J'ai toujours cherché à m'exprimer le plus clairement possible dans la prose... Et je fais des efforts pour ça... Autrement, faisant une tache sombre pour le lecteur, ça veut cacher ce que ça veut dire... Peut-être qu'il n'y a rien à dire...

CONSTANTIN PRICOP

LA CHAÎNE

De la main de l'auteur qui écrit à la main du libraire qui tend le livre de poésie à son acheteur, voilà toute une chaîne par vaux et par monts, et il y a même des cailloux.
L'espoir luit.

DOMINIQUE BOUDOU

FIGURES LIBRES

N'ABOLIRA JAMAIS HASARD LE - UN COUP DE DÉS JAMAIS N'ABOLIRA LE HASARD - DE COUP UN DÉS JAMAIS N'ABOLIRA HASARD LE - JAMAIS UN COUP DE N'ABOLIRA DÉS LE HASARD - COUP DE UN DÉS JAMAIS N'ABOLIRA

Le regard de Valéry sur le Coup de dés. Juillet 1897, visite de Valéry chez Mallarmé à Valvins, voici ce qu'il écrit suite à la lecture du Coup de dés : « Le soir du même jour, comme il m'accompagnait au chemin de fer, l'innombrable ciel de juillet enfermant toutes choses dans un groupe étincelant d'autres mondes, et que nous marchions, fumeurs obscurs, au milieu du Serpent, du Cygne, de l'Aigle, de la Lyre, - il me semblait maintenant être pris dans le texte même de l'univers silencieux : texte tout de clartés et d'énigmes ; aussi tragique, aussi indifférent qu'on le veut ; qui parle et qui ne parle pas ; tissu de sens multiples ; qui assemble l'ordre et le désordre ; qui proclame un Dieu aussi puissamment qu'il le nie ; qui contient, dans son ensemble inimaginable, toutes les époques, chacun associé à l'éloignement d'un corps céleste. »

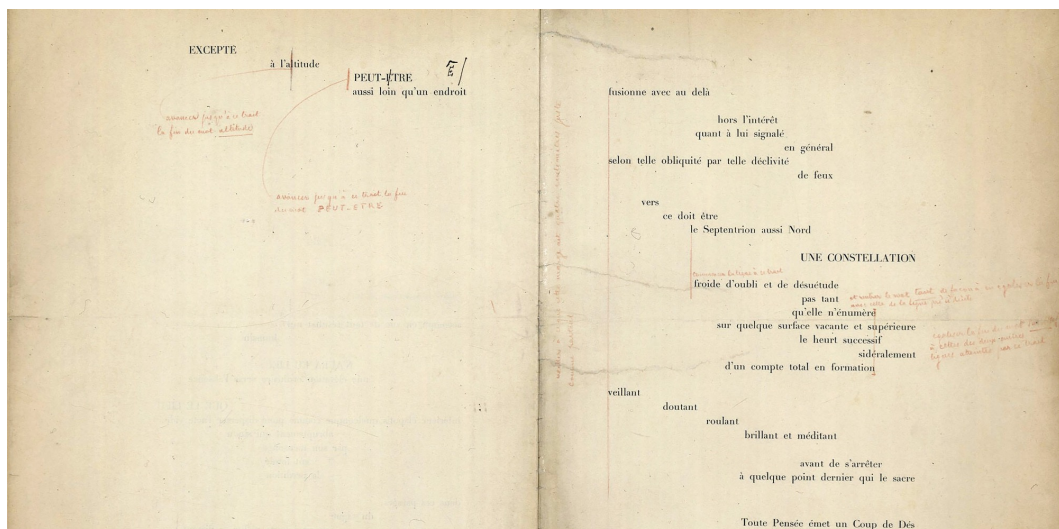
Mallarmé fit découvrir son poème, d'abord à haute voix, à Paul Valéry.

MACHINE ROUGE, POESIE EXTRA-CONTEMPORAINE ET MAGNIFIQUE, création de Denis Lavant comédien, François Cambuzat compositeur-guitariste, Gianna Greco musicienne et bassiste, Un Coup de Dés jamais n'abolira le Hasard, performance lecture-concert, création avril 2015, Festival Croisements, Institut français de Pékin.

Lien : MACHINE ROUGE - Un coup de dés jamais n'abolira le hasard - YouTube
[youtube.com/watch?v=bZHPxf-WUt4](https://www.youtube.com/watch?v=bZHPxf-WUt4)

chaque poème envoi à rejouer l'unité [UN]
défier l'ordre métrique jetés de constellations

transprose ?



chaque poème un saut [COUP]

de Trafalgar dans l'unidimensionnel

chaosmos scriptural ?

« Ne trouvez-vous pas que c'est un acte de démente ? » Mallarmé à Paul Valéry
à propos du Coup de dés.

chaque poème un lancer [DE DÉS]
chute du verbe suspensions signifiantes
fixité en résonance de l'éparpillé
?

« Igitur secoue simplement les dés – mouvement avant d'aller rejoindre les
cendres de ses ancêtres : le mouvement qui est en lui est absous. On comprend
ce que signifie son ambiguïté. » Mallarmé, *Igitur, IV le coup de dés (Au tombeau)*,
Poésie Gallimard, p 55. « la feuille à même, comme elle a reçu empreinte, mon-
trant, au premier degré, brut, la coulée d'un texte. » Mallarmé, *Le livre, instru-
ment spirituel, Divagations*, 1897.

[JAMAIS] chaque poème en grand deuil du saisir ?
« Je dis une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant
que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée
même et suave, l'absente de tout bouquets. » Mallarmé, *Igitur, Divagations,
Crise de vers, Un Coup de Dés*, Poésie Gallimard, p251.

chaque poème [N'ABOLIRA] état de crise
à grand coups de cornet à dés redistribution de l'ordre poétique ?

« Cette visée, je la dis Transposition – Structure, une autre. L'œuvre pure im-
plique la disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots, par le
heurt de leur inégalité mobilisés ; ils s'allument de reflets réciproques comme
une virtuelle trainée de feux sur les pierres, remplaçant la respiration percep-
tible en l'ancien souffle lyrique ou la direction personnelle enthousiaste de la
phrase. » Mallarmé, *Crise de vers*, p 248, 1897. « Sur les crédences, au salon vide :
nul ptyx / Aboli bibelot d'inanité sonore, / (Car le maître est allé puiser des
pleurs au Styx / Avec ce seul objet dont le Néant s'honore.) » Mallarmé, *Sonnet
en X, Sonnet allégorique de lui-même*, 1899. « J'extrait ce sonnet, auquel j'avais
une fois songé cet été, d'une étude projetée sur la Parole : il est inverse, je veux
dire que le sens, s'il en a un, s'il a un sens, s'il en a un (mais je me consolerais du
contraire grâce à la dose de poésie qu'il renferme, ce me semble) est évoqué
par un mirage interne des mots mêmes. En se laissant aller à le murmurer plu-
sieurs fois, on éprouve une sensation assez cabalistique. » Mallarmé, *Lettre à
Henri Cazalis*, 18 juillet 1868.

chaque poème [LE] son dispositif typographique
(BLANC) AgeNcEmEnt de signes ?

« Les blancs, en effet, frappent d'abord, assument l'importance » Mallarmé,
*Observation relative au poème Un coup de dés jamais n'abolira le hasard, Revue Cos-
mopolis*, Janvier 1896. « Je parle de la poésie. Les Fleurs du mal, par exemple
sont imprimées avec des caractères dont l'épanouissement fleurit à chaque

aurore les plates-bandes d'une tirade utilitaire, et se vendent dans des livres blancs et noirs, identiquement pareils à ceux qui débitent de la prose du vicomte du Terrail ou des vers de M. Legouvé. » Mallarmé, *Hérésies artistiques, L'art pour tous, revue L'Artiste*, 15 septembre 1862. « L'avantage, si j'ai droit à le dire, littéraire, de cette distance copiée qui mentalement sépare des groupes de mots ou les mots entre eux, semble d'accélérer tantôt de ralentir le mouvement, le scandant, l'intimant même selon une vision simultanée de la Page. » Mallarmé, *Préface à Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, Poésie Gallimard, p 405-406.

[HASARD] chaque poème
transprose

une hésitation résolue ?

« Ainsi, je ne laisse pas un papier inédit excepté quelques bribes imprimées que vous trouverez puis le Coup de dés et Hérodiade terminé s'il plaît au sort » Mallarmé, *Recommandations quant à mes papiers*, 1898. « Aujourd'hui ou sans présumer de l'avenir qui sortira d'ici, rien ou presque un art, reconnaissons aisément que la tentative participe, avec imprévu, de poursuites particulières et chères à notre temps, le vers libre et le poème en prose. » Mallarmé, *Préface à Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, Poésie Gallimard, p 406. « Toute Pensée émet un Coup de Dés » Mallarmé, *UN COUP DE DÉS*, Poésie Gallimard, p 429.

Le regard de Valéry sur le Coup de Dés. « Il me sembla voir la figure d'une pensée, pour la première fois placée dans notre espace... » Valéry, *Lettre de Mallarmé à propos du Coup de dés, Revue les Marges*, 15 février 1920.

Bibliographie et sources

Roulet Claude, Version du poème de Mallarmé, *Un Coup de Dés jamais n'abolira le Hasard*, Neuchâtel, Editions du Griffon.

Mallarmé Stéphane, *Igitur*, Divagations, *Un coup de dés*, Poésie Gallimard, préface d'Yves Bonnefoy, 1976.

Meillassoux Quentin, *Le nombre et la sirène, Un déchiffrement du Coup de dés de Mallarmé*, Ouvertures Fayard, 2011.

Site Bnf, Mallarmé et le Coup de dés : bouleverser la page. Lien : Mallarmé et le Coup de dés : bouleverser la page | BnF Essentiels -

Site MACHINE ROUGE, POESIE EXTRA-CONTEMPORAINE ET MAGNIFIQUE. Lien : MACHINE ROUGE - La Station Service - 2016

BÉATRICE NIZZA

SANS DESSUS DESSOUS

OÙ ENTERRER LES FEUILLES MORTES ?

Commençons par ce truisme : en général, les feuilles mortes « tombent ». Dans les cimetières ou ailleurs. Mais toujours en automne. Et il en tombe même des tas ! A en remplir des tombereaux. Rappelons alors que si les feuilles mortes se ramassent à la pelle, c'est parce qu'elles ne font pas de vieux os.

On peut bien entendu les enterrer à côté de la hache de guerre. Mais les arbres sont bien trop méfiants vis-à-vis des haches pour s'en cogner. Je vous l'hachure. Car il ne viendrait à l'esprit de personne d'enterrer une hache au pied d'un arbre, sauf bien sûr si on veut combattre le mal à la racine.

Attention cependant à toujours bien respecter le protocole lors des obsèques de ces feuilles : on enterrera toujours une feuille à quatre. Ou à trois, si on a paradoxalement la folie des grandeurs. Rarement à cinq. Car dans la mort comme dans la vie, il ne faut jamais voir trop grand.

Remarquons toutefois qu'il n'est pas obligé de les enterrer : à l'instar de feu les billets de train en version papier, les feuilles peuvent aussi se composter. Dans la plus pure tradition biblique qui affirme à peu près : « Tu es compost. Et tu redeviendras compost ». Encore plus de décomposition, pour toujours moins d'incinération ! De quoi tomber sur un os !

Continuons par cet autre lieu commun : en automne, la nature se meurt d'une mort naturelle, et ses feuilles attendent patiemment, après leur baptême du feu estival, l'extrême onction hiémale. Pour les arbres, ça sent donc le roussi. Sauf pour le sapin. Et malgré les flamboyances des couleurs d'automne, que faire d'une nature morte ? La ressusciter peut-être, grâce à un artiste qui ne s'emmêle pas trop les pincesaux ? Un statuaire hors-pair qui serait à même de lui offrir une sculpturale sépulture ? Une sorte de sépulcre sacré, entre le suaire et l'ossuaire.

Nuançons encore en disant qu'on rêverait de voir plutôt d'autres feuilles trépasser. Pas la feuille blanche, trop inspirante. Ni même la feuille de vigne, vierge (gare à la pelle si celle-ci tombe du reste). Ni même encore l'inoffensive et trop pieuse feuille d'émargement qui se signe parfois de croix. Loin de nous aussi la feuille volante qui s'en ira au vent mauvais. Rien de tout cela. Il s'agit bien entendu de la seule feuille qui mériterait d'être brûlée, surtout si on a trop bûché : la feuille d'imposition, que l'on a tous envie de voir morte et enterrée, réduite en cendres et sans résurrection possible.

Concluons notre papier sur une note culturelle : « Où enterrer Jean sans Terre ? » a trouvé sa réponse historique. A *contrario* de nos feuilles mortes qui ont eu, quant à elles, des funérailles poétiques... Car à bien y réfléchir – et lecteur, Oh, je voudrais tant que tu t'en souviennes – les feuilles mortes s'enterrent dans un Prévert. Pour mieux renaître le printemps des poètes venu ! C.Q.F.D.

PATRICK MODOLO



Selfie - Bertrand Naivin

LA PAGE BLANCHE

n°67
OCTOBRE 2025

Revue des poèmes de la toile fondée en l'an 2000 par Constantin Pricop, Pierre Lamarque et Mickaël Boris Lapouge.

WEB lapageblanche.com

MAIL contact@lapageblanche.com

DIRECTEUR Matthieu Lorin

RÉALISATION Mickaël Boris Lapouge

RÉDACTION

Jérôme Fortin, Pierre Lamarque, Jean-Michel Maubert, Mickaël Lapouge, Tom Saja, Maheva Hellwig, Constantin Pricop, Matthieu Lorin, Simon Langevin, Jean-Claude Bouchard (Jcb), Tristan Felix, Bruno Giffard, Patrick Modolo, Air, Sandrine Cerruti, Andrew Nightingale, Rémi Letourneur, Lucie Boulangé.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Grégory Rateau, Allan Graubard, Corinne Tisserand-Simon, Isa Solfia Manzano, Stéphane Casenobe, Matthieu Lorin, Tristan Felix, Denis Heudré, Choupie Moysan, Pierre Melendez, Philippe Minot, Isabelle H, Damien Paisant, Moni Stănilă, Linda Maria Baros, Mara Venuto, Rolaphton Mercure, Sarah Balbi di Bernardo, Romain Frezzato, Alain Rivière, François Audouy, Pascal Nordmann, Jean-Michel Maubert, Jérôme Fortin, Andrew Nightingale, Maheva Hellwig, Anne Barbusse, Constantin Pricop, Pierre Lamarque, Guillaume Hurand, Patrice Parthenay, Dominique Boudou, Béatrice Nizza, Patrick Modolo, Claire Gauzente.

INFORMATION DE PREMIÈRE NÉCESSITÉ POÉTIQUE

Pour soutenir l'association La Page Blanche, association loi 1901 à but non lucratif, il est possible de faire un don en vous rendant sur notre page HelloAsso :

helloasso.com/associations/la-page-blanche

D'autre part, Les éditions Lpb poursuivent leur chemin. A ce jour, de nombreux recueils sont au catalogue.

Catalogue que vous pouvez retrouver dans toutes les librairies.

Dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

La page blanche association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par la page blanche est soumise à autorisation